
Guillaume Poix

Qui croire

Lointaine est l'autre rive



éditions
THEATRALES

Qui croire

Lointaine est l'autre rive

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Straight, 2014, 2015 (nouv. éd.)

Tout entière suivi de *Et le ciel est par terre*, 2017

Fondre, 2018

DANS LA COLLECTION « THÉÂTRALES JEUNESSE »

Jaillir, in *Divers-cités 2. 10 pièces pour la pratique artistique en 5'55"*, 2018

Fondre, in *Troisième regard. 7 pièces à lire et à jouer pour jeunes gens*, 2019

Chez d'autres éditeurs

Les Fils conducteurs (roman), Verticales, 2017 (« Folio », Gallimard, 2019)

Guillaume Poix

Qui croire
Lointaine
est l'autre rive

éditions
THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction et travail éditorial : Pierre Banos et Gaëlle Mandrillon.

© 2019, éditions Théâtrales,
47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-805-7 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Charlotte Cornic.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'une des pièces de ce recueil, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Qui croire

Pour Joël

« Les faits ne pénètrent pas dans le monde où vivent nos croyances [...] »

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913

À UNE OU PLUSIEURS

Un jour, depuis la chambre de mon petit appartement, je vagabonde sur mon ordinateur (constamment je fais ça : vagabonder) je vagabonde (et me déteste pour ça) je vagabonde vacille tombe sur un article – article qui ouvre en moi de perplexité un gouffre (océan) accroît (du même coup) le sentiment de détestation ; on est le 21 décembre, date à laquelle l'article est publié ; l'auteur de cet article s'appelle Marc Gozlan, médecin, contributeur au journal *Le Monde* où il anime un blog associé qui s'intéresse aux réalités biomédicales (c'est d'ailleurs le nom du blog) ; l'article m'attire à cause de son titre sensationnel : « Quand une tumeur du cerveau entraîne hyperreligiosité et psychose » ; le médecin-journaliste y raconte l'histoire d'une femme de quarante-huit ans (sans antécédent psychiatrique, est-il précisé) qui se rend un jour dans un hôpital psychiatrique suisse, à Berne ; cette femme vient consulter parce qu'elle a entendu des voix lui intimant de se suicider ; la femme a (en partie) obéi et s'est donné des coups de couteau dans la poitrine ; la femme dit avoir fait cela à cause des voix divines qui lui ont ordonné de le faire – cette femme avait déjà eu des hallucinations auditives et verbales trois ans auparavant et elle confie avoir pensé que cela venait – du ciel ; plus tôt dans sa vie (quand elle a eu treize ans) elle s'est intéressée à la spiritualité et a eu des crises mystiques à vingt-trois, trente-deux et quarante et un ans – tous les neuf ans (on ne sait pas en quoi ont consisté ces crises, quels en ont été les symptômes) ; selon le docteur Sebastian Walther, cité par le journaliste, cette femme (la patiente) ressent, quand elle est admise à l'asile de Berne, une tension extrême en même temps qu'un « fort sentiment de sainteté » (il ne précise pas ce qu'implique ce « fort sentiment de sainteté ») ; le docteur Walther note un ralentissement psychomoteur et un blocage de la pensée formelle (c'est-à-dire, indique le journaliste, un blocage de ce qu'on appelle la pensée pure, celle qui est dite indépendante de l'action, celle qui nous fait imaginer, conceptualiser – inventer) ; l'article relate aussi que les hallucinations auditives de cette femme sont fréquentes et de nature religieuse,

la tonalité des voix est, rapporte le journaliste, « agréable » ; cette patiente subit une IRM cérébrale, on découvre une lésion profonde dans l'hémisphère gauche de son cerveau, au niveau de la région postérieure du thalamus – ici ; cette tumeur est dite de croissance : elle a dû se former (lentement) pendant l'adolescence ; les médecins observent que « De par sa localisation [...], [la tumeur] désorganise l'ensemble des structures situées à proximité dont certaines entretiennent des connexions avec le cortex auditif, zone située dans le lobe temporal et qui analyse les informations sensorielles auditives » ; les épisodes de crise mystique, qui reviennent tous les neuf ans, correspondraient donc en réalité aux phases de croissance de la tumeur.

Une image me revient – prodige du passé : une jeune fille est filmée en gros plan – c'est en Inde ou au Pakistan (je crois) – une jeune fille française (moi) la regarde à la télévision – j'ai douze ans, l'âge de la jeune fille qui apparaît en gros plan – elle est cadrée de très près, ses mains reposent devant elle, ouvertes, offertes comme si elles étaient un plateau, un petit plateau d'argent et, dans le creux de ses mains, posés sur ce plateau, il y a – des petits morceaux de cristal ; un journaliste commente les images d'une voix dramatique et, au bout d'un moment, la jeune fille française (moi) qui regarde la jeune fille d'Inde ou du Pakistan comprend que ce cristal, c'est la jeune fille qui l'a – pleuré ; la jeune fille d'Inde ou du Pakistan a pleuré des larmes de cristal ; le journaliste dit qu'en exclusivité il a pu en exclusivité il répète il a pu filmer la séance des pleurs de la jeune fille (attention les images sont choquantes) – les images en effet surgissent et je vois, moi, la jeune fille française, je vois la jeune fille d'Inde ou du Pakistan, ses yeux en très gros qui échappent des bouts de cristal brisé : elle pleure bel et bien du cristal – et la séquence est garantie sans trucage.

Mon problème est que je n'ai pas vraiment la foi – je ne l'ai pas : je crois que la jeune fille d'Inde ou du Pakistan n'a pas vraiment pleuré du cristal, je crois que tout cela est une supercherie, je crois que ses parents ont (par exemple) introduit de force des bris de cristal dans ses yeux pour faire

croire au miracle et récupérer de l'argent à son insu en risquant de lui crever les yeux (il m'arrive de croire que les parents (parfois) font ce genre de choses – mais il m'arrive aussi de croire qu'aucun parent (jamais) ne fait ce genre de choses) ; il m'arrive de croire que je ne crois pas tout comme il m'arrive de croire que peut-être je crois : en somme je varie, souvent je varie ; quand je crois ne pas croire, je doute de mon incroyance (ou de ma croyance : est-ce que ne pas croire c'est ne pas avoir de croyance ?) et quand je crois que peut-être je crois, alors, instantanément je me raisonne au point de dénigrer ma (possible) croyance ; soit je doute soit je me dénigre ; mais je me dénigre parce qu'au fond (de moi) je sais que si je n'ai pas la foi, c'est parce que cette chose, ce mot, cette réalité (Dieu) n'existe pas ; aussi, quand je me dénigre, quand je me raisonne parce que je me suis surprise à croire que peut-être je crois quand cela m'arrive : je réussis toujours à me persuader que ce mot cette réalité (Dieu) n'existe pas car je crois que la croyance est relative et contextuelle (propre à chacun) et que si ce mot cette réalité (Dieu) existait, la croyance serait absolue (c'est-à-dire qu'elle serait la même pour tous) ; on m'objectera justement que la croyance est croyance parce qu'elle est relative et contextuelle (c'est sa définition – d'accord) et qu'elle n'est absolue que pour celui qui la possède, pas pour celui qui voudrait la posséder, soit mais : c'est bien le problème que me pose cette définition de la croyance (ce mot cette réalité) car elle me persuade de ne pas croire quand parfois je crois que j'aimerais croire – alors j'ai beau tenter parfois de croire que je crois, je crois vraiment que je ne peux pas croire – je ne le peux pas.

En bas de la page où je lis l'article ce 21 décembre, je remarque deux liens classés dans la rubrique « Lire aussi » ; deux autres articles : je clique sur le premier, une fenêtre m'apparaît : « Elle voit la Vierge Marie et lui parle » (titre sensationnel) ; l'article est encore signé Marc Gozlan ; le médecin-journaliste rapporte (cette fois) le cas d'une femme espagnole de soixante ans, croyante mais dite modérée (je m'interroge sur le sens de cette croyance dite modérée, sur les degrés d'intensité qui peuvent caractériser la croyance : croire un peu croire beaucoup, qu'est-ce que l'intensité

change à la croyance, à sa sensation de vérité? – Marc Gozlan dirait (j’imagine) que c’est une question de taille et de localisation de tumeur cérébrale, pour ma part je n’en suis pas encore là ne souhaite pas en arriver là – paresse de la pensée) ; la femme espagnole de soixante ans, donc, se met à avoir des hallucinations auditives et visuelles en lien avec la Vierge (ce qu’elle se raconte être la Vierge, ce que sa conscience, son intuition, son savoir (peut-être) lui désignent comme la Vierge) ; elle passe une IRM cérébrale : on lui trouve une lésion tumorale et d’autres anomalies ; après une biopsie, on lui diagnostique un glioblastome c’est-à-dire : une tumeur cérébrale de nature dite plutôt répandue (répandue au sens que tout le monde en développe une à l’adolescence au moment où il se met à penser à ce mot cette réalité (Dieu) voudrais-je demander aux spécialistes ?) ; on administre un traitement à la patiente pour soigner son glioblastome (chimiothérapie, radiothérapie, antipsychotiques) et les hallucinations disparaissent – mais deux mois après la fin du traitement, la femme espagnole fait un AVC et meurt ; on identifie que la patiente a certainement développé une « épilepsie occulte » : les médecins formulent donc l’hypothèse que certains cas dits d’hyperreligiosité pourraient être causés par des crises d’épilepsie.

« L’épilepsie (me rappelle le site internet de l’Assurance maladie) est une affection du système nerveux qui se caractérise par de brusques décharges électriques dans le cerveau ; il existe deux types d’épilepsie : partielle et généralisée – cette dernière étant la plus rare ; dans les cas d’épilepsie partielle, les causes peuvent être multiples : anomalie dans la maturation de certaines zones du cortex, malformation ou tumeur cérébrale, AVC, traumatisme crânien, infection du système nerveux, maladie systémique ou effets secondaires de certains médicaments. »

Je clique sur le deuxième lien, une fenêtre m’apparaît : « Quand le cerveau ressent l’appel de Dieu » (titre sensationnel) ; l’article évoque les travaux de neurologues israéliens qui mettent en relation (d’après des

Lointaine est l'autre rive

Pour Raphaële et Jean-Marie

Personnages

WILLY

LA FEMME DE LA SECTION

L'HOMME DE LA SECTION

AWA

LE PATIENT

LA FEMME DU PATIENT

VICTOIRE

LUI

ELLE

ELIO

LA FILLE

LE GARÇON

Le signe / indique un chevauchement.

Quatre interprètes peuvent jouer la pièce.

Willy

Petit matin.

Un pas de porte : deux ou trois marches. Willy est recroquevillé sur l'une d'elles.

LA FEMME DE LA SECTION.- Je dois le redire? (*silence*) Je dois le redire? (*silence*) Est-ce que je dois le redire ce que j'ai dit, que je sache si je dois le redire et qu'il n'a pas entendu – que vous n'avez pas entendu – et qu'il faille vous le redire, parce que moi j'ai parlé mais maintenant : c'est à vous – c'est à lui de dire quelque chose et il ne dit rien – vous ne dites rien?

L'HOMME DE LA SECTION.- Il ne dit rien parce qu'il est sous comme qui dirait le choc. Parce que c'est un choc ce qu'on vient de lui dire, à coup sûr que c'est un choc, n'est-ce pas que c'est un choc pour vous? – regarde comme il est choqué, tu vois bien – vous êtes choqué – venir et dire des choses pareilles à quelqu'un.

LA FEMME DE LA SECTION.- Venir et dire des choses pareilles à quelqu'un, moi ce n'est pas ce que je voulais, ce n'est pas moi qui l'ai décidé, tout ce qui arrive ce n'est pas moi qui l'ai voulu et je me trouve devant lui – je suis devant vous et ce n'est pas tout à fait moi qui suis là qui vous parle, je ne suis pas tout à fait moi pour dire de telles choses.

L'HOMME DE LA SECTION.- Et moi qui crois-tu qui dise les choses en moi si ce ne sont les choses elles-mêmes telles qu'elles sont arrivées – telles que moi non plus je ne les ai pas voulues?

LA FEMME DE LA SECTION.- Qui voudrait de telles choses?

L'HOMME DE LA SECTION.- Qui voudrait ça, oui, de telles choses pareilles qu'elles sont et qui vous envoient le choc comme on le lui a envoyé.

LA FEMME DE LA SECTION.- Ce n'est pas qu'en lui – ce n'est pas qu'en vous le choc, il est partout le choc si l'on pense juste, je veux dire si l'on pense adéquat, le choc n'est pas qu'en vous – et c'est toute la ville qui est le choc à présent.

L'HOMME DE LA SECTION.- Eh oui c'est toute la ville qui est le choc.

LA FEMME DE LA SECTION.- C'est toute la ville, le choc.

L'HOMME DE LA SECTION.- C'est bien vrai : oui.

Silence.

LA FEMME DE LA SECTION.- On va partir parce qu'on a dit ce qu'il fallait vous dire et qu'il ne dit rien - vous ne dites pas de redire - alors on va partir.

L'HOMME DE LA SECTION.- On va partir : oui.

LA FEMME DE LA SECTION.- Moi dans tous les cas, quel que puisse être le cas, je vais /

WILLY.- Où est-elle ?

Silence.

LA FEMME DE LA SECTION.- On l'a dit mais on peut le redire.

L'HOMME DE LA SECTION.- Il faut le redire : oui.

Silence.

LA FEMME DE LA SECTION.- Elle est contre le mur bleu de l'école du quartier ouest, la zone elle est bouclée mais nous, nous pouvons y aller.

L'HOMME DE LA SECTION.- Nous, nous pouvons y aller : oui.

LA FEMME DE LA SECTION.- Et nous y sommes allés et on l'a même touchée - votre mère : morte.

L'HOMME DE LA SECTION.- On l'a touchée, oui : morte.

LA FEMME DE LA SECTION.- Touchant au passage d'autres morts et d'autres morts encore parce que le quartier ouest de la ville, c'est des corps partout et de la mort à chaque rue, si bien qu'on dirait la mer et les corps comme les crêtes causées par le ressac et de cette gigantesque mer qui est en fait comme une montagne - je me dois d'être exacte - de cette immense mer on n'espérera pas le voyage ou la navigation, quand bien même le vent viendrait s'y joindre.

L'HOMME DE LA SECTION.- Et comme on plonge alors - je reprends ce qu'elle dit - comme on plonge alors sa main dans l'eau pour faire une rame ou simplement juger de la température, c'est sur la mère qui est la vôtre qu'on a passé la main pour la sentir toute froide et toute dure - puis toute gonflée aussi.

LA FEMME DE LA SECTION.- Toute gonflée comme si c'était d'une noyade.

L'HOMME DE LA SECTION.- Toute gonflée, oui, comme si c'était d'un naufrage aussi.

LA FEMME DE LA SECTION.- Toute gonflée comme un /

WILLY.- Elle sait nager.

Silence.

LA FEMME DE LA SECTION.- Alors excusez la langue, excusez les mots.

L'HOMME DE LA SECTION.- Oui, oui : excusez les mots.

Silence.

WILLY.- Qui vous envoie ?

LA FEMME DE LA SECTION.- S'il faut le redire, moi, il n'y a pas de problème, je l'ai dit - lui ai dit - je peux le redire alors je le redis ce n'est pas un problème.

L'HOMME DE LA SECTION.- Redis-le : oui.

LA FEMME DE LA SECTION.- Ce n'est pas un problème de le redire et je le redis.

L'HOMME DE LA SECTION.- Tu le redis : oui.

LA FEMME DE LA SECTION.- C'est la section qui nous envoie.

L'HOMME DE LA SECTION.- C'est tout à fait ça - c'est la section.

Silence.

WILLY.- Je ne sais pas ce que c'est, la section.

LA FEMME DE LA SECTION.- Il ne le sait pas - vous l'ignorez - bien sûr, ce n'est comme qui dirait que l'aube du /

L'HOMME DE LA SECTION.- Il faut dire les choses elles-mêmes parce que la langue et les autres mots ce n'est pas bien, il faut dire les choses.

LA FEMME DE LA SECTION.- Mes excuses, c'est très vrai.

L'HOMME DE LA SECTION.- Moi aussi je peux le dire, je ne l'ai pas dit si bien que je n'ai pas à le redire contrairement à toi - voyez-vous la section, c'est

un groupe, et sachez qu'il y en a plusieurs, nous ne sommes pas les seuls, il y a plusieurs sections, donc, qui sont autant de groupes qui ont été...

LA FEMME DE LA SECTION.- Constitués.

L'HOMME DE LA SECTION.- Constitués, oui, suite à la découverte des cas successifs qui font qu'aujourd'hui, on l'a dit, la ville entière est une montagne de corps.

LA FEMME DE LA SECTION.- Pour s'assurer que vous compreniez bien – je prends la suite des choses à dire – cela je ne l'ai pas dit, si bien que ce n'est pas de la redondance – nos sections inventorient et répertorient – je crois que c'est exactement ce que nous faisons – tu m'arrêteras si tu trouves que je dérape ou bien /

L'HOMME DE LA SECTION.- C'est exactement ce que nous faisons si bien que je n'ai pas à t'arrêter pour un prétendu dérapage, aussi je te dis /

LA FEMME DE LA SECTION.- Ne m'arrête pas dans le cas où ce que je dis est juste – je continue /

L'HOMME DE LA SECTION.- Mes excuses /

LA FEMME DE LA SECTION.- Je continue /

L'HOMME DE LA SECTION.- Tu continues, bien sûr : oui /

LA FEMME DE LA SECTION.- Inventoriant et répertorient, nous sillonnons la ville et ses reliefs – je crois qu'il m'aura comprise – afin de pouvoir dire après, disons le lendemain, c'est précisément au petit matin qu'on le fait, comprenez dans votre cas que c'est hier qu'on l'aura trouvée votre mère, excusez donc l'heure matinale de la nouvelle que nous portons /

L'HOMME DE LA SECTION.- Excusez : oui.

LA FEMME DE LA SECTION.- Afin de pouvoir dire donc après à ceux qui sont les proches, eh bien : que leurs proches, dont ils sont eux-mêmes, je l'ai dit, les proches, sont morts et qu'ils sont, eux les proches restants, en deuil ou quelque chose approchant, selon qu'on dise un mot ou un autre – je ne sais ce que vous préférez dire.

L'HOMME DE LA SECTION.- Voilà pourquoi – il a compris – vous comprenez – on vous a déroulé le protocole de ce qu'il fallait dire : votre mère s'étant traînée de son lieu de travail et de vie qui est, vous le savez, limitrophe au

Table des matières

<i>Qui croire</i>	7
<i>Lointaine est l'autre rive</i>	43

Guillaume Poix

Qui croire

Lointaine est l'autre rive

Un jour, tandis qu'elle vagabonde sur Internet, une femme découvre l'explication médicale de certains phénomènes mystiques. Commence alors, pour elle qui désire obstinément trouver la foi, un invraisemblable périple. *Qui croire*, monologue parcouru de différentes voix, explore les ressorts de la croyance et les mécanismes de la crédulité dans une société imprégnée de scepticisme.

Dans *Lointaine est l'autre rive*, quatre personnages traversent une catastrophe humanitaire dont on comprend peu à peu la nature. Au fil d'une construction dramatique captivante, les ravages de cette tragédie collective se dévoilent chez des êtres devenus étrangers à eux-mêmes.

Avec ces deux textes, Guillaume Poix s'affirme de nouveau comme un auteur à la dramaturgie multiple et puissante, proposant aux interprètes des partitions de haute volée.

ISBN : 978-2-84260-805-7 | 14 €



www.editionstheatrales.fr